

ALICE

AU PAYS DES MERVEILLES

LEWIS CARROLL





CHAPITRE PREMIER. AU FOND DU TERRIER.

Alice, assise auprès de sa sœur sur le gazon, commençait à s'ennuyer de rester là à ne rien faire. Une ou deux fois elle avait jeté les yeux sur le livre que lisait sa sœur. Mais quoi ? Pas d'images, pas de dialogues ? « La belle avance, » pensait Alice, « qu'un livre sans image, sans causerie ! »

Tout à coup un lapin blanc aux yeux roses passa près d'elle. Cela n'était pas étonnant et Alice ne trouva même pas très-extraordinaire d'entendre parler le Lapin qui se disait : « Ah ! j'arriverai trop tard ! » (elle aurait pourtant dû s'en étonner). Cependant, quand le Lapin sortit une montre de son gousset, la regarda, puis courra de plus belle, Alice sauta sur ses pieds ! Elle n'avait jamais vu de lapin avec un gousset et une montre. Entraînée par la curiosité elle s'élança sur ses traces à travers le champ, et arriva tout juste à temps pour le voir disparaître dans un large trou au pied d'une haie.

Un instant après, Alice était à la poursuite du Lapin dans le terrier, sans songer comment elle en sortirait.

Alice tombait dans un tunnel tout droit, comme dans un puit. Mais ce qui l'étonna le plus était de voir sur les parois du tunnel des armoires, des étagères, des cartes géographiques et des images.

Tombe, tombe, tombe ! « Cette chute n'en finira donc pas ! Je suis curieuse de savoir combien de kilomètres j'ai déjà faits, » dit-elle tout haut. « Je dois être bien près du centre de la terre. Voyons donc, cela serait à quatre mille kilomètres de profondeur, il me semble. » (Comme vous voyez, Alice avait appris pas mal de choses dans ses leçons).

Tombe, tombe, tombe ! — Puisqu'elle n'avait rien d'autre à faire, Alice se remit à se parler : « Dinah remarquera mon absence ce soir, bien sûr. » (Dinah c'était son chat.) « Pourvu qu'on n'oublie pas de lui donner son lait à l'heure du thé. »

Ici le sommeil commença à gagner Alice. Elle s'assoupissait quand tout à coup, pouf ! La voilà étendue sur un tas de feuilles sèches, la chute était terminée.

Alice ne s'était pas fait le moindre mal. Vite elle se remit sur ses pieds et regarda en l'air ; mais tout était noir là-haut. Elle voyait devant elle un long passage et le Lapin Blanc qui courrait à toutes jambes. « Il n'y a pas un instant à perdre » ; Alice partit comme le vent et arriva tout juste à temps pour entendre le Lapin dire, tandis qu'il tournait le coin : « Par ma moustache et mes oreilles, comme il se fait tard ! ». Alice arriva presque à sa hauteur quand le lapin disparu dans un coin. Elle se trouva alors dans une salle longue et basse, éclairée par une rangée de lampes pendues au plafond.

Il y avait des portes tout autour de la salle : ces portes étaient toutes fermées, et, après avoir tenté d'ouvrir celles du côté droit, puis celles du côté gauche, Alice se promena tristement au milieu de cette salle, se demandant comment elle en sortirait.

Tout à coup elle rencontra sur son passage une petite table à trois pieds, en verre, et rien dessus qu'une toute petite clé d'or. Alice pensa aussitôt qu'il s'agissait peut-être d'une clé de l'une des portes mais hélas, soit les serrures étaient trop grandes, soit c'est la clé qui était trop petite.

Cependant, ayant fait un second tour, elle aperçut un rideau placé très bas et qu'elle n'avait pas vu d'abord ; derrière se trouvait encore une petite porte, elle essaya la petite clé d'or à la serrure. Alice ouvrit la porte, et vit qu'elle conduisait dans un étroit passage à peine plus large qu'un trou à rat. Elle s'agenouilla, et, jetant les yeux le long du passage, découvrit le plus ravissant jardin du monde. Mais sa tête ne pouvait même pas passer par la porte.

Comme cela n'avancait à rien de passer son temps à attendre à la petite porte, elle retourna vers la table, elle y trouva sur la table une petite bouteille (qui n'était pas là tout à l'heure). Une étiquette en papier était attachée à la bouteille, avec ces mots « BUVEZ-MOI » admirablement imprimés en grosses lettres.

C'est bien facile à dire « *Buvez-moi*, » mais Alice était trop fine pour obéir à l'aveuglette. « Examinons d'abord, » dit-elle, « et voyons s'il y a écrit dessus « *Poison* » ou non. »

Comme cette bouteille n'était pas marquée « *Poison*, » Alice se hasarda à en goûter le contenu, et le trouva fort bon, elle avala toute la bouteille.

« Je me sens toute drôle, » dit Alice. Elle rétrécissait à vu d'oeil. De plus en plus petite, et un éclair de joie passa sur son visage à la pensée qu'elle était maintenant de la grandeur voulue pour passer par la petite porte dans ce beau jardin.

Elle décida d'aller au jardin, mais hélas, pauvre Alice, en arrivant à la porte, elle s'aperçut qu'elle avait oublié la



petite clé d'or. Elle revint sur ses pas pour la prendre sur la table. Bah ! Il était maintenant impossible d'atteindre la clef. Elle fit alors tout son possible pour grimper le long d'un des pieds de la table, mais il était trop glissant ; et enfin, épuisée de fatigue, la pauvre enfant s'assit et pleura.

Elle aperçut alors une petite boîte en verre qui était sous la table, l'ouvrit et y trouva un tout petit gâteau sur lequel les mots « MANGEZ-MOI » étaient placés. « Tiens, je vais le manger, » dit Alice : « si cela me fait grandir, je pourrai atteindre à la clé ; si cela me fait rapetisser, je pourrai ramper sous la porte ; d'une façon ou de l'autre, je pénétrerai dans le jardin ! »

Elle mangea donc un petit morceau du gâteau, et, portant sa main sur sa tête, elle se demanda tout inquiète si elle grandissait ou rapetissait, et fut tout étonnée de rester la même. Franchement, c'est ce qui arrive le plus souvent lorsqu'on mange du gâteau ; mais Alice avait tellement pris l'habitude de s'attendre à des choses extraordinaires, que cela lui paraissait ennuyeux et stupide de vivre comme tout le monde.

Aussi elle se remit à l'œuvre, et eut bien vite fait disparaître le gâteau.

CHAPITRE DEUX.

LA MARE AUX LARMES.

« C'est très très curieux » s'écria Alice « Voilà que je m'allonge comme un grand télescope ! Adieu mes pieds ! » (Elle venait de baisser les yeux, et ses pieds lui semblaient s'éloigner à perte de vue.)

Au même instant, sa tête heurta contre le plafond de la salle. Vite elle saisit la petite clé d'or et courut à la porte du jardin.

Pauvre Alice ! Maintenant qu'elle avait grandi, elle ne pouvait passer qu'un oeil pour observer le jardin. Quant à traverser le passage, il n'y fallait plus songer. Elle s'assit donc, et se remit à pleurer.

« Quelle honte ! » dit Alice. « Une grande fille comme moi » (« grande » était bien le mot) « pleurer de la sorte ! Allons, stop ! » Mais elle continua de pleurer, versant des torrents de larmes, si bien qu'elle se vit à la fin entourée d'une grande mare, profonde et s'étendant jusqu'au milieu de la salle.



Quelques temps après, elle entendit un petit bruit de pas dans le lointain ; vite, elle s'essuya les yeux pour voir ce que c'était. C'était le Lapin Blanc, en grande toilette, tenant d'une main une paire de gants paille, et de l'autre un large éventail. Il accourait, marmonnant entre ses dents : « Oh ! la Duchesse, la Duchesse ! Elle sera dans une belle colère si je l'ai fait attendre ! » Alice se trouvait si malheureuse, qu'elle était disposée à demander secours au premier venu ; ainsi, quand le Lapin fut près d'elle, elle lui dit d'une voix timide, « Je vous en prie, Monsieur » Le Lapin tressaillit d'épouvante, laissa tomber les gants et l'éventail, se mit à courir à toutes jambes et disparut dans les ténèbres.

Alice ramassa les gants et l'éventail, et, comme il faisait très-chaud dans cette salle, elle s'éventa tout en se faisant la conversation : « Que tout est étrange, aujourd'hui ! Hier les choses se passaient comme à l'ordinaire. Peut-être m'a-t-on changée cette nuit ! Voyons, étais-je la même petite fille ce matin en me levant ? — Je crois bien me rappeler que je me suis trouvée un peu différente... ».

« Bien sûr, je ne suis pas Ada, » dit-elle. « Elle a de longs cheveux bouclés et les miens ne frisent pas du tout. Assurément je ne suis pas Mabel, car je sais tout plein de choses et Mabel ne sait presque rien ; et puis, du reste, Mabel, c'est Mabel ; Alice c'est Alice ! Oh ! Mais quelle énigme que cela ! Voyons si je me souviendrai de tout ce que je savais : quatre fois cinq font douze, quatre fois six font treize, quatre fois sept font... Je n'arriverai jamais à vingt ! Mais peu importe la table de multiplication. Essayons de la Géographie : Londres est la capitale de Paris, Paris la capitale de Rome, et Rome la capitale de... Mais non, ce n'est pas cela, j'en suis bien sûre ! Je dois être changée en Mabel ! »

« Je suis bien sûre que ce n'est pas ça du tout, » s'écria la pauvre Alice, et ses yeux se remplirent de larmes. « Ah ! Je le vois bien, je ne suis plus Alice, je suis Mabel, et il me faudra aller vivre dans cette vilaine petite maison, où je n'aurai presque pas de jouets pour m'amuser. »

Alice aurait aimé pouvoir remonter, rentrer chez elle. Soudain, Alice se mit à rapetisser de nouveau. « Maintenant, vite au jardin ! » — Elle se hâta de courir vers la petite porte ; mais hélas ! Elle s'était refermée et la petite clef d'or se trouvait sur la table de verre, comme tout à l'heure. « Les choses vont de mal et je ne me suis jamais vue si petite, jamais ! »

À ces mots son pied glissa, et flac ! La voilà dans l'eau salée jusqu'au menton. Elle se crut d'abord tombée dans la mer.



Mais elle comprit bientôt qu'elle était dans une mare formée des larmes qu'elle avait pleurées, quand elle était immense.

Elle entendit patauger dans la mare à quelques pas de là, et elle nagea de ce côté pour voir ce que c'était. Elle pensa d'abord que ce devait être un cheval marin ou hippopotame ; puis elle se rappela combien elle était petite maintenant, et découvrit bientôt que c'était tout simplement une souris qui, comme elle, avait glissé dans la mare.

« Si j'adressais la parole à cette souris ? Tout est si extraordinaire ici qu'il se pourrait bien qu'elle sache parler : dans tous les cas, il n'y a pas de mal à essayer. » Elle commença donc : « Ô Souris, savez-vous comment on pourrait sortir de cette mare ? Je suis bien fatiguée de nager, Ô Souris ! ». La Souris la regarda d'un air inquisiteur ; Alice crut même la voir cligner un de ses petits yeux, mais elle ne dit mot.

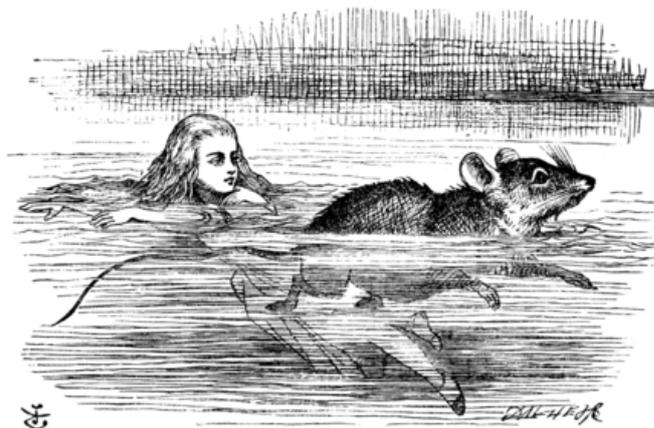
« Peut-être ne comprend-elle pas cette langue, » dit Alice ; « c'est sans doute une souris étrangère nouvellement débarquée. Je vais essayer de lui parler italien : « Dove è il mio gatto ? » » C'étaient là les premiers mots de son livre de dialogues. La Souris fit un bond hors de l'eau, et parut trembler de tous ses membres. « Oh ! mille pardons ! » s'écria vivement Alice, qui craignait d'avoir fait de la peine au pauvre animal. « J'oubliais que vous n'aimez pas les chats. »

« Aimer les chats ! » cria la Souris d'une voix perçante et colère. « Et vous, les aimeriez-vous si vous étiez à ma place ? »

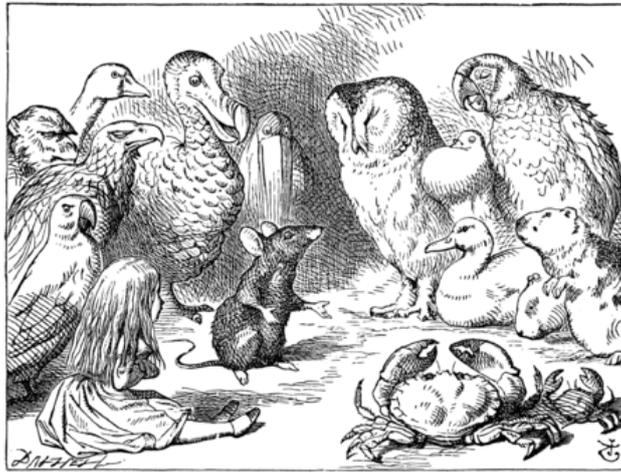
« Non, sans doute, » dit Alice d'une voix caressante, pour l'apaiser. « Ne vous fâchez pas. Pourtant je voudrais bien vous montrer Dinah, notre chatte. Dinah est si douce et si gentille. »

Alice la rappela doucement : « Ma petite Souris ! Revenez, je vous en prie, nous ne parlerons plus de chat, puisque vous ne les aimez pas ! »

À ces mots la Souris fit volte-face, et se rapprocha tout doucement. La Souris dit d'une voix basse et tremblante : « Gagnons la rive, je vous conterai mon histoire, et vous verrez pourquoi je hais les chats. »



Il était grand temps de s'en aller, car la mare se couvrait d'oiseaux et de toutes sortes d'animaux qui y étaient tombés. Il y avait un canard, un aiglon, et d'autres bêtes extraordinaires. Alice prit les devants, et toute la troupe nagea vers la rive.



CHAPITRE TROIS.

LA COURSE COCASSE.

Ils formaient une assemblée bien étrange ces êtres réunis sur le bord de la mare ; les uns avaient leurs plumes tout en désordre, les autres le poil plaqué contre le corps. Tous étaient trempés, de mauvaise humeur, et fort mal à l'aise.

« Comment faire pour nous sécher ? » ce fut la première question, cela va sans dire. Au bout de quelques instants, il sembla tout naturel à Alice de causer familièrement avec ces animaux, comme si elle les connaissait depuis toujours. Elle eut même une longue discussion avec le Lory, qui, à la fin, lui fit la mine et lui dit d'un air boudeur : « Je suis plus âgé que vous, et je dois par conséquent en savoir plus long. » Alice voulut savoir l'âge du Lory, et comme celui-ci refusa tout de lui dire, cela mit un terme au débat.

Enfin la Souris, qui paraissait avoir un certain ascendant sur les autres, leur cria : « Asseyez-vous tous, et écoutez-moi ! Je vais bientôt vous faire sécher, je vous en réponds ! » Vite, tout le monde s'assit en rond autour de la Souris, sur qui Alice tenait les yeux fixés avec inquiétude, car elle se disait : « Je vais attraper un vilain rhume si je ne sèche pas bientôt. »

La Souris raconta alors une longue histoire que personne ne comprit.

« Toujours aussi mouillée, » dit Alice tristement. « Je ne sèche que d'ennui. »

« J'allais proposer, » dit le Dodo d'un ton vexé, « une course cocasse ; c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour nous sécher. »

« Qu'est-ce qu'une course cocasse ? » demanda Alice.

« La meilleure manière de l'expliquer, c'est de le faire. » dit le Dodo.

Voici comment le Dodo expliqua ce qu'est une course cocasse : D'abord il traça un terrain de course, une espèce de cercle, et les coureurs furent placés sur le terrain. Personne ne cria, « Un, deux, trois, en avant ! » mais chacun partit et s'arrêta quand il voulut, de sorte qu'il n'était pas simple de savoir quand la course finirait. Cependant, au bout d'une demi-heure, tout le monde étant sec, le Dodo cria tout à coup : « La course est finie ! » et les voilà tous haletants qui entourent le Dodo et lui demandent : « Qui a gagné ? »

Le Dodo dit : « Tout le monde a gagné, et tout le monde aura un prix. »

« Mais qui donnera les prix ? » demandèrent-ils tous à la fois.

« Elle, cela va sans dire, » répondit le Dodo, en montrant Alice du doigt, et toute la troupe l'entoura aussitôt en criant confusément : « Les prix ! Les prix ! »

Alice ne savait que faire ; pour sortir d'embarras elle mit la main dans sa poche et en tira une boîte de dragées puis en donna une en prix à chacun ; il y en eut juste assez pour faire le tour.

« Mais il faut aussi qu'elle ait un prix, elle, » dit la Souris.

« Evidemment » reprit le Dodo gravement. « Avez-vous encore quelque chose dans votre poche ? » continua-t-il en se tournant vers Alice.

« Un dé ; pas autre chose, » dit Alice d'un ton chagrin.



« Faites passer, » dit le Dodo. Tous se groupèrent de nouveau autour d'Alice, tandis que le Dodo lui présentait solennellement le dé en disant : « Nous vous prions d'accepter ce superbe dé. » Lorsqu'il eut fini ce petit discours, tout le monde cria « Hourra ! »

Alice trouvait tout cela bien ridicule, mais les autres avaient l'air si grave, qu'elle n'osait pas rire ; aucune réponse ne lui venant à l'esprit, elle se contenta de faire la révérence, et prit le dé de son air le plus sérieux.

Il n'y avait plus maintenant qu'à manger les dragées et les gros oiseaux se plainirent de n'y trouver aucun goût. Enfin tout rentra dans le calme. Ils s'assirent en rond autour de la Souris et lui demandèrent de raconter encore quelque chose.

« Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, » dit Alice, « et de m'expliquer pourquoi vous détestez les chats et les chiens, ».

La Souris, se tournant vers Alice, soupira et lui dit : « Mon histoire sera longue et traînante. »

« Tiens ! tout comme votre queue, » dit Alice, frappée de la ressemblance.

« Canichon dit à

la Souris, Qu'il rencontra
dans le logis :

« Je crois le moment

fort propice

De te faire aller en justice.

Je ne doute pas du succès

Que doit avoir notre procès.

Vite, allons, commençons l'affaire.

Ce matin je n'ai rien à faire. »

La Souris dit à Canichon :

« Sans juge et sans jurés, mon bon ! »

Mais Canichon plein de malice dit :

« C'est moi qui suis la justice,

Et, que tu aies

raison ou tort,

Je vais te condamner

à mort. »

« Vous ne m'écoutez pas, » dit la Souris à Alice d'un air sévère. « À quoi pensez-vous donc ? »

« Pardon, » dit Alice humblement.

La Souris grommela quelque chose entre ses dents et s'éloigna.

« Revenez, je vous en prie, finissez votre histoire, » lui cria Alice ; et tous les autres dirent en chœur : « Oui, nous vous en supplions. » Mais la Souris secouant la tête ne s'en alla plus vite.

« Ah ! si Dinah était ici, c'est elle qui l'aurait bientôt ramenée. » dit Alice.

« Et qui est Dinah, s'il n'y a pas d'indiscrétion à le demander ? » dit le Lory.

Alice répondit avec empressement : « Dinah, c'est notre chatte. Si vous saviez comme elle attrape bien les souris ! Et si vous la voyiez courir après les oiseaux ; aussitôt vus, aussitôt croqués. »

Les oiseaux s'enfuirent aussitôt. Alice se trouva seule.

« Je voudrais bien n'avoir pas parlé de Dinah, » se dit-elle tristement. « Personne ne l'aime ici, et pourtant c'est la meilleure chatte du monde ! Oh ! chère Dinah, te reverrai-je jamais ? » Ici la pauvre Alice se reprit à pleurer ; elle se sentait seule, triste, et abattue.

Au bout de quelque temps elle entendit au loin un petit bruit de pas ; elle s'empressa de regarder, espérant que la Souris avait changé d'idée et revenait finir son histoire.

CHAPITRE QUATRE.

L'HABITATION DU LAPIN BLANC.

C'était le Lapin Blanc qui revenait en trotinant. Alice l'entendit qui marmonnait : « La Duchesse ! La Duchesse ! Oh ! mes pauvres pattes ; oh ! ma robe et mes moustaches ! Elle me fera guillotiner ! Où pourrais-je bien les avoir perdus ? » Alice devina tout de suite qu'il cherchait l'éventail et la paire de gants paille, et, comme elle avait bon cœur, elle se mit à les chercher aussi ; mais pas moyen de les trouver.

Tout était changé : la salle, la table de verre, et la petite porte avaient complètement disparu.

Bientôt le Lapin aperçut Alice, il lui cria d'un ton impatient : « Eh bien ! Marianne, que faites-vous ici ? Courez vite à la maison me chercher une paire de gants et un éventail ! Allons, dépêchons-nous. »

Alice se mit aussitôt à courir dans la direction qu'il indiquait, sans chercher à lui expliquer qu'il se trompait.

« Il m'a pris pour sa bonne, » se disait-elle en courant. « Comme il sera étonné quand il saura qui je suis ! Mais je ferai bien de lui porter ses gants et son éventail, enfin... si je les trouve. » Elle arriva en face d'une petite maison, et vit sur la porte une plaque en cuivre avec ces mots, « JEAN LAPIN. » Elle monta l'escalier, entra sans frapper, tout en tremblant de rencontrer la vraie Marianne, et d'être mise à la porte avant d'avoir trouvé les gants et l'éventail.

Alice était entrée dans une petite chambre bien rangée et vit un éventail et deux ou trois paires de gants. Elle en prit une paire, ainsi que l'éventail, et allait quitter la chambre lorsqu'elle aperçut, près du miroir, une petite bouteille. Cette fois il n'y avait pas l'inscription BUVEZ-MOI, ce qui n'empêcha pas Alice de la déboucher et de la porter à ses lèvres. « Il m'arrive toujours quelque chose d'intéressant, » se dit-elle, « lorsque je mange ou que je bois. Je vais voir un peu l'effet de cette bouteille. J'espère bien qu'elle me fera regrandir, car je suis vraiment fatiguée d'être petite ! »



C'est ce qui arriva en effet, et bien plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Elle n'avait pas bu la moitié de la bouteille, que sa tête touchait au plafond et qu'elle fut forcée de se baisser pour ne pas se casser le cou. Elle remit bien vite la bouteille sur la table en se disant : « En voilà assez ; j'espère ne pas grandir plus. Je ne peux déjà plus passer par la porte. Oh ! Je n'aurai pas du en boire autant ! »

Hélas ! Il était trop tard ! Elle grandissait encore et encore. L'un de ses bras passé par la fenêtre, son pied était enfoncé dans la cheminée et elle grandissait toujours.

Heureusement pour Alice, la petite bouteille magique avait alors produit tout son effet, et elle cessa de grandir. Cependant sa position était bien gênante et elle ne pouvait plus sortir de la maison.

Au bout de quelques instants elle entendit une voix au dehors.

« Marianne ! Marianne ! » criait la voix ; « allez chercher mes gants bien vite ! » Puis Alice entendit des piétinements dans l'escalier. Elle savait que c'était le Lapin qui la cherchait ; elle trembla si fort qu'elle en fit trembler la maison, oubliant que maintenant elle était mille fois plus grande que le Lapin, et n'avait rien à craindre de lui.

Le Lapin, arrivé à la porte, essaya de l'ouvrir ; mais, comme le coude d'Alice était fortement appuyé contre la porte, la tentative fut vaine. Alice entendit la voix du Lapin : « Patrice ! Patrice ! où es-tu ? » Une voix qu'elle ne connaissait pas répondit : « Me voilà ».

« Dis-moi un peu, Patrice, qu'est-ce qu'il y a là à la fenêtre ? »

« Ça, c'est un bras. »

« Un bras, imbécile ! Qui a jamais vu un bras de cette dimension ? Ça bouche toute la fenêtre. »

« Bien sûr, mais c'est un bras tout de même. »

« Dans tous les cas il n'a rien à faire ici. Enlève-moi ça bien vite. »

Après plusieurs tentatives sans réussite, ils décidèrent de mettre le feu à la maison.

Alors Alice cria de toutes ses forces : « Si vous osez faire cela, j'envoie Dinah à votre poursuite. »

Il se fit tout à coup un silence de mort. « Que vont-ils faire à présent ? » pensa Alice. « S'ils avaient un peu d'esprit, ils enlèveraient le toit. ». Elle entendit « Une brouettée alors ? ».

« Une brouettée de quoi ? » pensa Alice. Soudain, des petits cailloux se sont mis à battre contre la fenêtre. Alice remarqua, avec quelque surprise, qu'en tombant sur le plancher les cailloux se changeaient en petits gâteaux, et une brillante idée lui traversa l'esprit. « Si je mange un de ces gâteaux, cela ne manquera pas de me faire ou grandir ou rapetisser ; or, je ne puis plus grandir, c'est impossible, donc je rapetisserai ! »

Elle avala un des gâteaux, et s'aperçut avec joie qu'elle diminuait rapidement. Aussitôt qu'elle fut assez petite pour passer par la porte, elle s'échappa de la maison, et trouva toute une foule d'oiseaux et d'autres petits animaux qui attendaient dehors. Tous se précipitèrent sur Alice aussitôt qu'elle parut ; mais elle se mit à courir de toutes ses forces, et se trouva bientôt en sûreté dans un bois touffu.

« La première chose que j'aie à faire, » dit Alice en errant çà et là dans les bois, « c'est de revenir à ma première grandeur ; la seconde, de chercher un chemin qui me conduise dans ce ravissant jardin. »

Tandis qu'elle se déplaçait à travers les arbres, un petit aboiement sec, juste au-dessus de sa tête, lui fit tout à coup lever les yeux.

Un jeune chien (qui lui parut énorme) la regardait avec de grands yeux ronds. « Pauvre petit ! » dit Alice d'une voix caressante. Elle avait une peur terrible cependant, car elle avait peur de se faire manger.

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle ramassa une petite baguette et la présenta au petit chien qui bondit des quatre pattes à la fois, aboyant de joie, et se jeta sur le bâton comme pour jouer avec. Il se coucha enfin, tout haletant, la langue pendante, et ses grands yeux à moitié fermés.

Alice jugea que le moment était venu de s'échapper. Elle prit sa course aussitôt.

« C'était pourtant un bien joli petit chien, si seulement j'avais été assez grande, je lui airais enseigné tout plein de jolis tours. Mais comment puis-je faire pour grandir ? Je devrais sans doute boire ou manger quelque chose ; mais quoi ? »

Près d'elle poussait un large champignon, à peu près haut comme elle. Lorsqu'elle l'eut examiné de tous les côtés, elle se dressa sur la pointe des pieds, et, glissant les yeux par-dessus le bord du champignon, ses yeux rencontrèrent ceux d'une grosse chenille bleue assise au sommet, les bras croisés, fumant tranquillement une longue pipe sans faire attention à elle.





CHAPITRE CINQ.

CONSEILS D'UNE CHENILLE.

La Chenille et Alice se regardèrent un instant en silence. Enfin la Chenille sortit la pipe de sa bouche, et lui adressa la parole d'une voix endormie et traînante.

« Qui êtes-vous ? » dit la Chenille. Ce n'était pas là une manière encourageante d'entamer la conversation. Alice répondit, un peu confuse : « Je — je le sais à peine moi-même quant à présent. Je sais bien ce que j'étais en me levant ce matin, mais je crois avoir changé plusieurs fois depuis. Il me semble que vous devriez d'abord me dire qui vous êtes. »

« Pourquoi ? » dit la Chenille.

Comme Alice ne trouvait pas de bonne raison à donner, et que la Chenille avait l'air de très-mauvaise humeur, Alice lui tourna le dos et s'éloigna.

« Revenez, » lui cria la Chenille. « J'ai quelque chose d'important à vous dire ! ». Alice revint sur ses pas.

« Ne vous emportez pas, » dit la Chenille.

« Est-ce tout ? » dit Alice, cherchant à retenir sa colère.

« Non, » répondit la Chenille.

Alice pensa qu'elle ferait tout aussi bien d'attendre, et qu'après tout la Chenille lui dirait peut-être quelque chose de bon à savoir. La Chenille dit : « Ainsi vous vous figurez que vous êtes changée, hein ? »

« Je le crains bien, » dit Alice. « Je ne peux plus me souvenir des choses comme autrefois, et je ne reste pas dix minutes de suite de la même grandeur ! »

« De quoi est-ce que vous ne pouvez pas vous souvenir ? » dit la Chenille.

« J'ai essayé de réciter la fable de *Maître Corbeau*, mais ce n'était plus la même chose, » répondit Alice d'un ton chagrin.

« Récitez : « *Vous êtes vieux, Père Guillaume*, » » dit la Chenille.

Alice croisa les mains et commença sa récitation.

« Ce n'est pas cela, » dit la Chenille.

« Pas tout à fait, je le crains bien, » dit Alice timidement. « Tous les mots ne sont pas les mêmes. »

« De quelle grandeur voulez-vous être ? » demanda la Chenille.

« J'aimerais bien à être un petit peu plus grande, » dit Alice.

La Chenille descendit de dessus le champignon, glissa dans le gazon, et dit tout simplement en s'en allant : « Un côté du champignon vous fera grandir, et l'autre vous fera rapetisser. » Puis, elle disparu.

Alice contempla le champignon d'un air pensif pendant un instant, essayant de deviner quels en étaient les côtés ; et comme le champignon était tout rond, elle trouva la question fort embarrassante. Elle enleva alors deux petites parties du champignon.

« Maintenant, lequel des deux ? » se dit-elle, et elle grignota un peu du morceau de la main droite pour voir quel effet il produirait. Presque aussitôt elle se retrouva encore plus petite. Elle se mit donc à manger un peu de l'autre morceau.

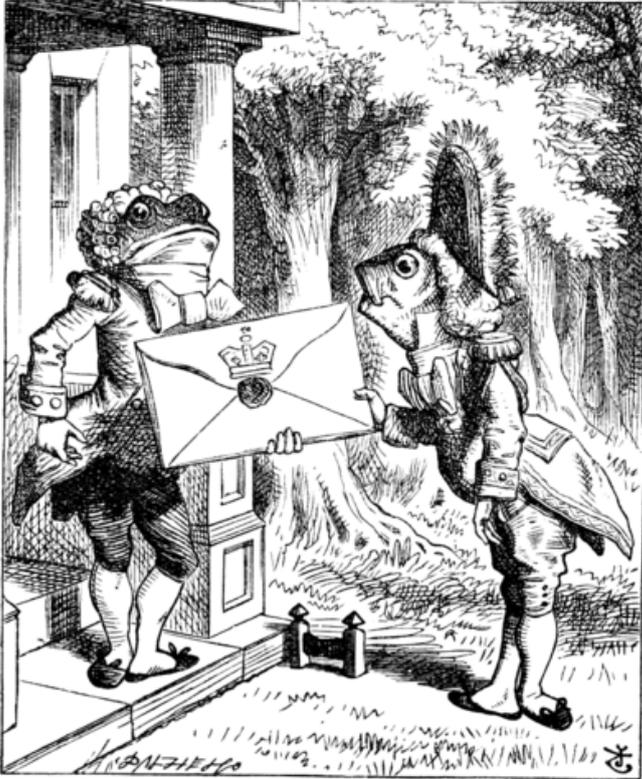
Alice se sentit plus grande quand soudain, elle s'aperçut de l'absence de ses épaules. Tout ce qu'elle pouvait voir en regardant en bas, c'était un cou long à n'en plus finir qui semblait se dresser comme une tige.

Au bout de quelque temps, elle se rappela qu'elle tenait encore dans ses mains les morceaux de champignon, et elle se mit à l'œuvre avec grand soin, grignotant tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt grandissant, tantôt rapetissant, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint à se ramener à sa grandeur naturelle.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait été d'une taille raisonnable que cela lui parut d'abord tout drôle, mais elle finit par s'y habituer, et commença à se parler à elle-même, comme d'habitude. Il lui restait maintenant à pénétrer dans ce magnifique jardin. Elle arriva tout à coup à une clairière, où se trouvait une maison d'environ quatre pieds de haut. « Quels que soient les gens qui demeurent là, » pensa Alice, « il ne serait pas raisonnable de se présenter à eux grande comme je suis. Ils deviendraient fous de frayeur. » Elle se mit de nouveau à grignoter le morceau qu'elle tenait dans sa main droite, et ne s'aventura pas près de la maison avant d'avoir réduit sa taille à neuf pouces.

CHAPITRE SIX.

PORC ET POIVRE.



Alice resta une ou deux minutes à regarder à la porte ; elle se demandait ce qu'il fallait faire, quand tout à coup un valet, qui ressemblait à un poisson, sortit du bois en courant. Il frappa fortement avec son doigt à la porte. Un autre valet, qui cette fois-ci ressemblait à une grenouille, ouvra la porte. Curieuse, Alice se glissa un peu en dehors du bois afin d'écouter.

Le valet-Poisson présenta une très grande enveloppe au valet-Grenouille : « Pour Madame la Duchesse, une invitation de la Reine à une partie de croquet. »

Cela fit tellement rire Alice qu'elle eut à rentrer bien vite dans le bois de peur d'être entendue ; et quand elle avança la tête pour regarder de nouveau, le valet-Poisson était parti, et l'autre était assis par terre près de la route, regardant bêtement en l'air.

Alice s'approcha timidement et entra dans la maison.

La porte donnait sur une grande cuisine qui était pleine de fumée. La Duchesse était assise sur un tabouret à trois pieds, au milieu de la cuisine, et dorlotait un bébé ; la cuisinière, penchée sur le feu, brassait quelque chose dans un grand chaudron qui paraissait rempli de soupe.

Alice débuta la conversation timidement :

« Pourriez-vous m'apprendre, pourquoi votre chat grimace ainsi ? »

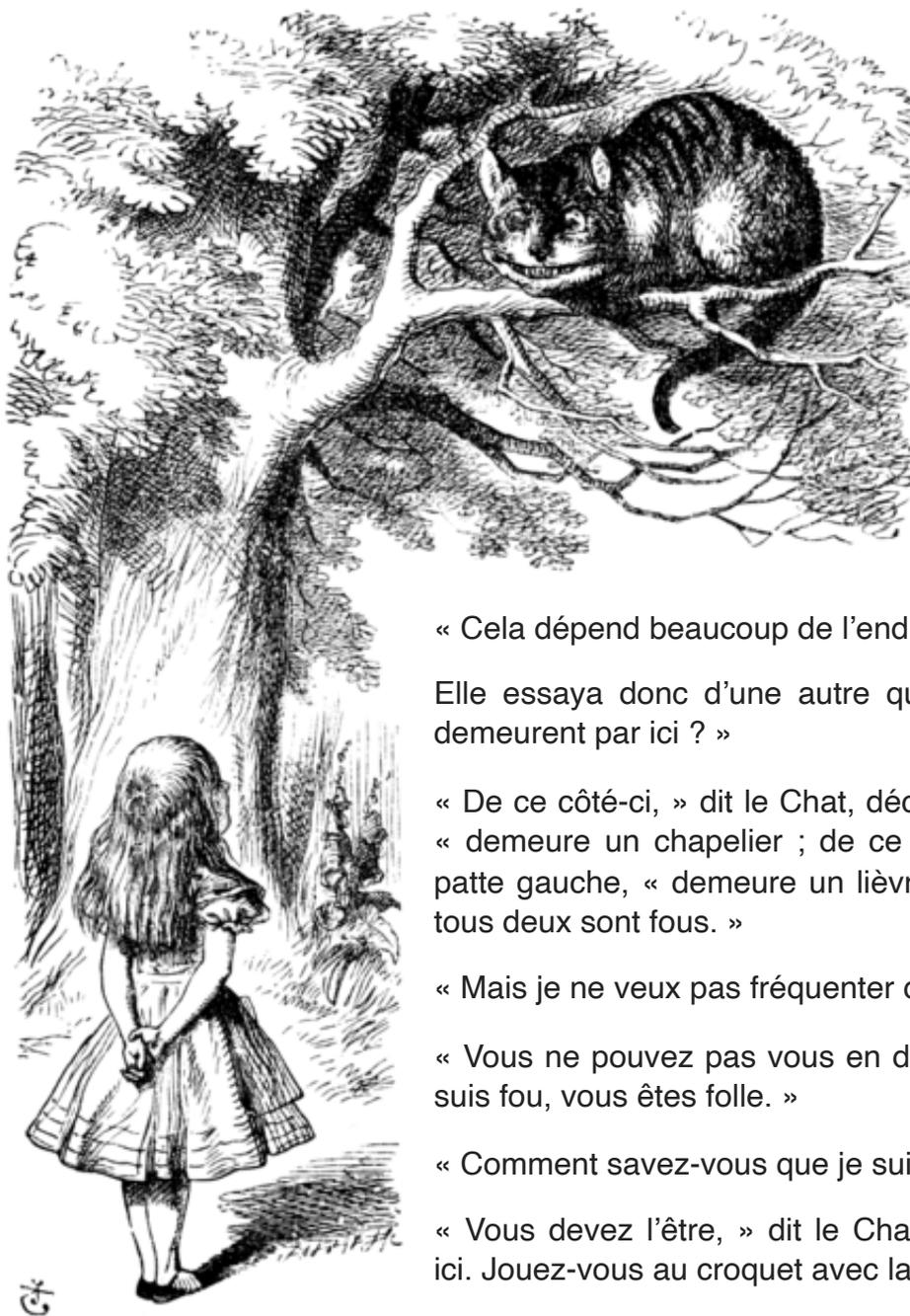
« C'est un Grimaçon, » dit la Duchesse ; « voilà pourquoi. »

Elle prononça ce dernier mot si fort et si subitement qu'Alice en frémit. Mais elle comprit bientôt que cela s'adressait au bébé et non pas à elle ; elle reprit donc courage et continua :

« J'ignorais qu'il y eût des chats de cette espèce. Au fait j'ignorais qu'un chat pût grimacer. »

« Ils le peuvent tous, » dit la Duchesse ; « et la plupart le font. »

« Je n'en connais pas un qui grimace, » dit Alice poliment, bien contente d'être entrée en conversation.



Le Chat grimaça en apercevant Alice. Elle trouva qu'il avait l'air bon enfant, et cependant il avait de très-longues griffes et une grande rangée de dents ; aussi comprit-elle qu'il fallait le traiter avec respect.

« Grimaçon ! » commença-t-elle un peu timidement. « Dites-moi, je vous prie, de quel côté faut-il me diriger ? »

« Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller, » dit le Chat.

Elle essaya donc d'une autre question : « Quels sont les gens qui demeurent par ici ? »

« De ce côté-ci, » dit le Chat, décrivant un cercle avec sa patte droite, « demeure un chapelier ; de ce côté-là, » faisant de même avec sa patte gauche, « demeure un lièvre. Allez voir celui que vous voudrez, tous deux sont fous. »

« Mais je ne veux pas fréquenter des fous, » fit observer Alice.

« Vous ne pouvez pas vous en défendre, tout le monde est fou ici. Je suis fou, vous êtes folle. »

« Comment savez-vous que je suis folle ? » dit Alice.

« Vous devez l'être, » dit le Chat, « sinon vous ne seriez pas venue ici. Jouez-vous au croquet avec la Reine aujourd'hui ? »

« Cela me ferait grand plaisir, » dit Alice, « mais je n'ai pas été invitée. »

« Vous m'y verrez, » dit le Chat ; et il disparut.

Alice ne fut pas très-étonnée, elle commençait à s'habituer aux événements extraordinaires.

Elle ne fit pas beaucoup de chemin avant d'arriver devant la maison du Lièvre. Elle pensa que ce devait bien être là la maison, car les cheminées étaient en forme d'oreilles et le toit était couvert de fourrure. La maison était si grande qu'elle n'osa s'approcher avant d'avoir grignoté encore un peu du morceau de champignon qu'elle avait dans la main gauche, et d'avoir atteint la taille de deux pieds environ ; et elle avança timidement.

CHAPITRE SEPT.

UN THÉ DE FOU.

Il y avait une table servie sous un arbre devant la maison, et le Lièvre y prenait le thé avec le Chapelier. Un Loir profondément endormi était assis entre les deux autres qui s'en servaient comme d'un coussin, le coude appuyé sur lui et causant par-dessus sa tête. « Bien gênant pour le Loir, » pensa Alice. « Mais comme il est endormi je suppose que cela lui est égal. »

Bien que la table fût très-grande, ils étaient tous trois serrés l'un contre l'autre à un des coins. « Il n'y a pas de place ! Il n'y a pas de place ! » crièrent-ils en voyant Alice. « Il y a plein de place, » dit Alice énervée, et elle s'assit dans un large fauteuil à l'un des bouts de la table.



« Prenez donc du vin, » dit le Lièvre d'un ton engageant.

Alice regarda tout autour de la table, mais il n'y avait que du thé. « Je ne vois pas de vin, » fit-elle observer.

« Il n'y en a pas, » dit le Lièvre.

« En ce cas il n'était pas très-poli de votre part de m'en offrir, » dit Alice d'un ton fâché.

« Il n'était pas non plus très-poli de votre part de vous mettre à table avant d'y être invitée, » dit le Lièvre.

« Vos cheveux ont besoin d'être coupés, » dit le Chapelier. Il avait considéré Alice pendant quelque temps avec beaucoup de curiosité, et ce fut la première parole qu'il lui adressa.

« Vous devriez apprendre à ne pas faire de remarques sur les gens ; c'est très-grossier, » dit Alice d'un ton sévère.

À ces mots le Chapelier ouvrit de grands yeux ; mais il se contenta de dire : « Pourquoi une pie ressemble-t-elle à un pupitre ? »

« C'est une énigme ? » demanda Alice, « Parfait, j'adore les énigmes ! ».

« Voulez-vous dire que vous croyez pouvoir trouver la réponse ? » dit le Lièvre.

« Précisément, » répondit Alice.

Alice réfléchit durant un long moment.

Le Chapelier rompit le silence le premier. « Quel date du mois sommes-nous ? » dit-il en se tournant vers Alice. Il avait tiré sa montre de sa poche et la regardait d'un air inquiet.

Alice réfléchit un instant et répondit : « Le quatre du mois. »

« Elle est de deux jours en retard, » dit le Chapelier avec un soupir.

Alice avait regardé par-dessus son épaule avec curiosité : « Quelle étrange montre ! » dit-elle. « Elle marque le jour du mois, et ne marque pas l'heure qu'il est ! »

« Et pourquoi marquerait-elle l'heure ? » murmura le Chapelier.

« Le Loir est rendormi, » dit le Chapelier ; et il lui versa un peu de thé chaud sur le nez.

Le Loir secoua la tête avec impatience, et dit, sans ouvrir les yeux : « Sans doute, sans doute, c'est justement ce que j'allais dire. »

« Avez-vous deviné l'énigme ? » dit le Chapelier, se tournant de nouveau vers Alice.

« Non, j'y renonce, » répondit Alice ; « quelle est la réponse ? »

« Je n'en ai pas la moindre idée, » dit le Chapelier.

« Ni moi non plus, » dit le Lièvre.

Alice soupira d'ennui. « Il me semble que vous pourriez mieux employer le temps, » dit-elle, « et ne pas le gaspiller à proposer des énigmes qui n'ont point de réponses. »

Le Loir ouvrit lentement les yeux. « Je ne dormais pas, » dit-il d'une voix faible et enrouée.

« Racontez-nous une histoire, » dit le Lièvre.

« Ah ! Oui, je vous en prie, » dit Alice d'un ton suppliant.

« Et faites vite, » ajouta le Chapelier, « sans cela vous allez vous rendormir ». »

« Il y avait une fois trois petites sœurs, » commença bien vite le Loir, « qui s'appelaient Elsie, Lacie, et Tillie, et elles vivaient au fond d'un puits. »

« De quoi vivaient-elles ? » dit Alice, qui s'intéressait toujours aux questions de boire ou de manger.

« Elles vivaient de mélasse (sucre liquide), » dit le Loir, après avoir réfléchi un instant.

« Ce n'est pas possible, comprenez donc, » fit doucement observer Alice ; « cela les aurait rendues malades. »

« Et en effet, » dit le Loir, « elles étaient très malades. »

Alice essaya d'imaginer : « Mais pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ? »

« Prenez un peu plus de thé, » dit le Lièvre à Alice avec empressement.

Elle répéta : « Pourquoi vivaient-elles au fond d'un puits ? »

Le Loir réfléchit de nouveau pendant quelques instants et dit : « C'était un puits de mélasse. »

« Cela n'existe pas ! » se mit à dire Alice. Mais le Chapelier et le Lièvre firent « Chut ! Chut ! » et le Loir fit observer d'un ton bourru : « Tâchez d'être polie, ou finissez l'histoire vous-même. »

« Non, continuez, je vous prie, » dit Alice très-humblement. « Je ne vous interromprai plus ; peut-être en existe-t-il un. »

« Donc, ces trois petites sœurs faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour s'en tirer. »

« Comment auraient-elles pu s'en tirer ? » dit Alice, oubliant tout à fait sa promesse.

« C'est tout simple, petite sotte ! »

« Pas tout à fait, » dit Alice, encore plus embarrassée par cette réponse.

« Alors vous feriez bien de vous taire, » dit le Chapelier.

Alice trouva cette grossièreté un peu trop forte ; elle se leva indignée et s'en alla. Le Loir s'endormit à l'instant même, et les deux autres ne prirent pas garde à son départ, bien qu'elle regardât en arrière deux ou trois fois, espérant presque qu'ils la rappelleraient. La dernière fois qu'elle les vit, ils cherchaient à mettre le Loir dans la théière.



« À aucun prix je ne voudrais retourner auprès de ces gens-là, » dit Alice, en cherchant son chemin à travers le bois. « C'est le thé le plus ridicule auquel j'aie assisté de ma vie ! »

Comme elle disait cela, elle s'aperçut qu'un des arbres avait une porte par laquelle on pouvait pénétrer à l'intérieur. « Voilà qui est curieux, » pensa-t-elle. « Mais tout est curieux aujourd'hui. Je crois que je ferai bien d'entrer tout de suite. » Elle entra.

Elle se retrouva encore dans la longue salle tout près de la petite table de verre.

« Cette fois je m'y prendrai mieux, » se dit-elle, et elle commença par saisir la petite clef d'or et par ouvrir la porte qui menait au jardin, et puis elle se mit à grignoter le morceau de champignon qu'elle avait mis dans sa poche, jusqu'à ce qu'elle fût réduite à environ deux pieds de haut ; elle prit alors le petit passage ; et enfin elle se trouva dans le superbe jardin au milieu des brillants parterres et des fraîches fontaines.

CHAPITRE HUIT.

LE CROQUET DE LA REINE.

Un grand rosier se trouvait à l'entrée du jardin ; les roses qu'il portait étaient blanches, mais trois jardiniers étaient en train de les peindre en rouge. Alice s'avança pour les regarder, et, au moment où elle approchait, elle en entendit un qui disait : « Fais donc attention, Cinq, et ne m'éclabousse pas ainsi avec ta peinture. »



« Ce n'est pas de ma faute, » dit Cinq d'un ton bourru, « c'est Sept qui m'a poussé. »

Là-dessus Sept leva les yeux et dit : « C'est cela, Cinq ! Jetez toujours le blâme sur les autres ! »

« Vous feriez bien de vous taire, vous, » dit Cinq. « J'ai entendu la Reine dire pas plus tard que hier que vous méritiez d'être décapité ! »

« Pourquoi donc cela ? » dit celui qui avait parlé le premier.

« Cela ne vous regarde pas, Deux, » dit Sept.

« Si fait, cela le regarde, » dit Cinq ; « et je vais le lui dire. C'est pour avoir apporté à la cuisinière des oignons de tulipe au lieu d'oignons à manger. »

Leur regard tombèrent par hasard sur Alice, qui restait là à les regarder, tous firent un profond salut.

« Voudriez-vous avoir la bonté de me dire pourquoi vous peignez ces roses ? » demanda Alice un peu timidement.

Cinq et Sept ne dirent rien, mais regardèrent Deux. Deux commença à voix basse : « Le fait est, voyez-vous, mademoiselle, qu'il devrait y avoir ici un rosier à fleurs rouges, et nous en avons mis un à fleurs blanches, par erreur. Si la Reine s'en apercevait nous aurions tous la tête tranchée, vous comprenez. Aussi, mademoiselle, vous voyez que nous faisons de notre mieux avant qu'elle vienne pour ... »

À ce moment Cinq, qui avait regardé tout le temps avec inquiétude de l'autre côté du jardin, s'écria : « La Reine ! La Reine ! » et les trois ouvriers se précipitèrent aussitôt la face contre terre. Il se faisait un grand bruit de pas, et Alice se retourna, désireuse de voir la Reine.

D'abord venaient des soldats portant des piques ; ils étaient tous faits comme les jardiniers, longs et plats, les mains et les pieds aux coins ; ensuite venaient les dix courtisans. Ceux-ci étaient tous parés de carreaux de diamant et marchaient deux à deux comme les soldats. Derrière eux venaient les enfants de la Reine ; il y en avait dix, et ils gambadaient joyeusement, se tenant par la main deux à deux ; ils étaient tous ornés de cœurs. Après eux venaient les invités, des rois et des reines pour la plupart. Dans le nombre, Alice reconnut le Lapin Blanc. Il avait l'air ému. Suivait le Valet de Cœur, portant la couronne sur un coussin de velours ; et, fermant cette longue procession, LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Quand le cortège fut arrivée en face d'Alice, tout le monde s'arrêta pour la regarder, et la Reine dit sévèrement : « Qui est-ce ? » Elle s'adressait au Valet de Cœur, qui se contenta de saluer et de sourire pour toute réponse.

« Idiot ! » dit la Reine en rejetant la tête en arrière avec impatience ; et, se tournant vers Alice, elle continua : « Votre nom, petite ? »

« Je me nomme Alice » dit Alice fort poliment. Mais elle ajouta en elle-même : « Ces gens-là ne sont, après tout, qu'un paquet de cartes. Pourquoi en aurais-je peur ? »

« Et qui sont ceux-ci ? » dit la Reine, montrant du doigt les trois jardiniers étendus autour du rosier.

Puisqu'ils étaient allongés contre le sol, la Reine ne voyait pas le dessin qu'ils avaient sur le corps. Elle ne savait donc pas s'il s'agissait des jardiniers, des soldats, des courtisans, ou bien trois de ses propres enfants.

« Comment voulez-vous que je le sache ? » dit Alice avec un courage qui la surprit elle-même. « Cela n'est pas mon affaire à moi. »

La Reine devint rouge de colère, elle se mit à crier : « Qu'on lui coupe la tête ! »

Le Roi lui posa la main sur le bras, et lui dit timidement : « Ce n'est qu'une enfant. »

« Savez-vous jouer au croquet ? » demanda la Reine.

« Oui, » cria Alice.



« Eh bien, venez ! » hurla la Reine ; et Alice se joignit au cortège, fort curieuse de savoir ce qui allait arriver.

« Il fait un bien beau temps aujourd'hui, » dit une voix timide à côté d'elle. Elle marchait auprès du Lapin Blanc, qui la regardait d'un œil inquiet.

« À vos places ! » cria la Reine d'une voix de tonnerre, et les gens se mirent à courir dans toutes les directions, trébuchant les uns contre les autres ; toutefois, au bout de quelques instants chacun fut à sa place et la partie commença.

Alice n'avait jamais vu de jeu de croquet aussi curieux que celui-là. Le terrain n'était pas plat ; des hérissons vivants servaient de boules, et des flamants roses de maillets. Les soldats, courbés en deux, avaient à se tenir la tête et les pieds sur le sol pour former des arches.

Ce qui embarrassa le plus Alice au commencement du jeu, ce fut de manier le flamant. De plus, les soldats courbés en deux se relevaient sans cesse pour s'en aller d'un autre côté du terrain, Alice trouvait finalement ce jeu très difficile.

Les joueurs jouaient tous à la fois, sans attendre leur tour, se disputant tout le temps. La Reine entra bientôt dans une colère furieuse et se mit à trépigner en criant : « Qu'on coupe la tête à celui-ci ! » ou bien : « Qu'on coupe la tête à celle-là ! » une fois environ par minute.

Alice commença à se sentir très-mal à l'aise, inquiète car ils aimaient terriblement couper la tête aux gens, ici.

Elle cherchait autour d'elle un moyen de s'échapper, et se demandait si elle pourrait se retirer sans être vue ; lorsqu'elle aperçut en l'air quelque chose d'étrange ; elle découvrit que c'était une grimace, et se dit en elle-même, « C'est le Grimaçon ! »

« Comment cela va-t-il ? » dit le Chat.

« Ils ne jouent pas du tout franc jeu, » commença Alice d'un ton de mécontentement, « et ils se disputent tous si fort, qu'on ne peut pas s'entendre parler ; et puis on dirait qu'ils n'ont aucune règle précise ; du moins, s'il y a des règles, personne ne les suit. Ensuite vous n'avez pas idée comme cela embrouille que tous les instruments du jeu soient vivants ; par exemple, voilà l'arche par laquelle j'ai à passer qui se promène là-bas à l'autre bout du jeu. »

« Est-ce que vous aimez la Reine ? » dit le Chat à voix basse.

« Pas du tout, » dit Alice. « Elle est si ... » Au même instant elle aperçut la Reine tout près derrière elle, qui écoutait ; alors elle continua : « si sûre de gagner, que ce n'est guère la peine de finir la partie. »

La Reine sourit et passa.

« Avec qui causez-vous donc là, » dit le Roi, s'approchant d'Alice et regardant avec une extrême curiosité la tête du Chat.

« C'est un de mes amis, un Grimaçon, » dit Alice : « permettez-moi de vous le présenter. »

« Sa mine ne me plaît pas du tout, » dit le Roi, et il cria à la Reine, qui passait en ce moment : « Mon amie, je désirerais que vous fissiez enlever ce chat ! »

La Reine dit alors : « Qu'on lui coupe la tête ! » dit-elle sans même se retourner.

« Je vais moi-même chercher le bourreau, » dit le Roi avec empressement ; et il s'en alla précipitamment.

Une grande foule s'était rassemblée autour de Grimaçon. Une discussion avait lieu entre le bourreau, le Roi, et la Reine, qui parlaient tous à la fois. Ils demandèrent alors à Alice de décider de la question. Le bourreau ne souhaitait pas lui trancher la tête, le Roi le voulait. Et la Reine voulait apparemment que tout le monde ait la tête coupée. Quand soudain, le Chat disparu.

CHAPITRE NEUF.

HISTOIRE DE LA FAUSSE-TORTUE.

« Continuons notre partie, » dit la Reine à Alice ; et Alice, trop effrayée pour la contredire, la suivit lentement vers la pelouse.

Les autres invités, profitant de l'absence de la Reine, se reposaient à l'ombre, mais sitôt qu'ils la virent ils retournèrent au jeu.

Tant que dura la partie, la Reine ne cessa de se quereller avec les autres joueurs et de crier : « Qu'on coupe la tête à celui-ci ! Qu'on coupe la tête à celle-là ! » Ceux qu'elle condamnait étaient arrêtés par les soldats. Au bout d'une demi-heure environ, tous les joueurs, à l'exception du Roi, de la Reine, et d'Alice, étaient arrêtés et condamnés à avoir la tête tranchée.

Alors la Reine cessa le jeu, et dit à Alice : « Avez-vous vu la Fausse-Tortue ? »

« Non » dit Alice ; « je ne sais même pas ce que c'est qu'une Fausse-Tortue. »

« C'est ce dont on fait la soupe à la Fausse-Tortue, » dit la Reine.

« Je n'en ai jamais vu, et c'est la première fois que j'en entends parler, » dit Alice.

« Eh bien ! venez, » dit la Reine, « et elle vous contera son histoire. »

Comme elles s'en allaient ensemble, Alice entendit le Roi dire à voix basse à toute la compagnie : « Vous êtes tous graciés. ».

Elles rencontrèrent bientôt un Griffon, étendu au soleil et dormant profondément. (Si vous ne savez pas ce que c'est qu'un Griffon, regardez l'image.) « Debout ! paresseux, » dit la Reine, « et menez cette petite demoiselle voir la Fausse-Tortue, et l'entendre raconter son histoire. Je m'en vais



vérifier les exécutions. » Elle partit laissant Alice seule avec le Griffon.

Le Griffon se leva et se frotta les yeux, puis il guetta la Reine jusqu'à ce qu'elle fût disparue ; et il se mit à ricaner. « Quelle farce ! » dit le Griffon.

« Quelle est la farce ? » demanda Alice.

« Elle ! » dit le Griffon. « C'est une idée qu'elle se fait ; jamais on n'exécute personne, vous comprenez. Venez donc ! »

Ils ne firent pas beaucoup de chemin avant d'apercevoir dans l'éloignement la Fausse-Tortue assise, triste et solitaire, sur un petit récif, et, à mesure qu'ils approchaient, Alice pouvait l'entendre qui soupirait comme si son cœur allait se briser ; elle la plaignait sincèrement. « Quel est donc son chagrin ? » demanda-t-elle au Griffon ; et le Griffon répondit, presque dans les mêmes termes qu'auparavant : « C'est une idée qu'elle se fait ; elle n'a point de chagrin, vous comprenez. Venez donc ! »

Ainsi ils s'approchèrent de la Fausse-Tortue, qui les regarda avec de grands yeux pleins de larmes.

« Cette petite demoiselle veut savoir votre histoire. » dit le Griffon.



« Je vais la lui raconter, » dit la Fausse-Tortue, d'un ton grave et sourd : « Asseyez-vous tous deux, et ne dites pas un mot avant que j'aie fini. »

Ils s'assirent donc, et pendant quelques minutes, personne ne dit mot.

« Autrefois, » dit la Fausse-Tortue, « j'étais une vraie Tortue. Quand nous étions petits, nous allions à l'école au fond de la mer. La maîtresse était une vieille tortue ; nous l'appelions Chélonée. »

« Et pourquoi l'appeliez-vous Chélonée, si ce n'était pas son nom ? »

« Parce qu'on ne pouvait s'empêcher de s'écrier en la voyant : « Quel long nez ! ». Il poursuivit : « Nous recevions la meilleure éducation possible, nous allions tous les jours à l'école. »

« Moi aussi, j'y ai été tous les jours, » dit Alice ; « il n'y a pas de quoi être si fière. »

« Avec des cours supplémentaires » dit la Fausse-Tortue avec quelque inquiétude.

« Oui, » dit Alice, « nous apprenions l'italien et la musique aussi. »

« Combien d'heures de leçons aviez-vous par jour ? » dit Alice vivement, pour changer la conversation.

« Dix heures, le premier jour, » dit la Fausse-Tortue ; « neuf heures, le second, et ainsi de suite. »

« Quelle singulière méthode ! » s'écria Alice.

« Alors le onzième jour devait être un jour de vacances ? »

« Tout à fait, » répondit la Fausse-Tortue.

« Et comment vous occupiez-vous le douzième jour ? » s'empressa de demander Alice.

CHAPITRE DIX.

LE QUADRILLE DES HOMARDS.

La Fausse-Tortue soupira profondément et passa le dos d'une de ses nageoires sur ses yeux. Elle regarda Alice et s'efforça de parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix pendant une ou deux minutes. « On dirait qu'elle a un os dans le gosier, » dit le Griffon, et il se mit à la secouer et à lui taper dans le dos. Enfin la Fausse-Tortue retrouva la voix, et, tandis que de grosses larmes coulaient le long de ses joues, elle continua :

« Peut-être n'avez-vous pas beaucoup vécu au fond de la mer et peut-être ne vous a-t-on jamais présentée à un homard ? Ne vous a-t-on jamais expliqué ce qu'est qu'un quadrille de homards ? »

« Non, vraiment, » dit Alice. « Qu'est-ce que c'est que cette danse-là ? »

« D'abord, » dit le Griffon, « on se met en rang le long des bords de la mer. On forme deux rangs, des phoques, des tortues et des saumons, et ainsi de suite. On avance deux fois, chacun ayant un homard pour danseur. Changez de homards, et revenez dans le même ordre. Puis, vous jetez les homards à la mer le plus loin possible ! » cria le Griffon, en faisant un bond en l'air.

« Vous nagez à leur poursuite !! » cria le Griffon.

« ... vous faites une cabriole dans la mer !!! » cria la Fausse-Tortue, en cabriolant de tous côtés comme une folle.

« Changez encore de homards !!!! » hurla le Griffon de toutes ses forces.

« Cela doit être une très-jolie danse, » dit timidement Alice.

« Je propose maintenant que Alice nous raconte quelques-unes de ses aventures., » dit le Griffon.

« Je pourrais vous conter mes aventures à partir de ce matin, » dit Alice un peu timidement ; « mais il est inutile de parler de la journée d'hier, car j'étais une personne tout à fait différente alors. »

« Expliquez-nous cela, » dit la Fausse-Tortue.

« Non, non, les aventures d'abord, » dit le Griffon d'un ton d'impatience ; « les explications prennent tant de temps. »

Alice commença donc à leur conter ses aventures depuis le moment où elle avait vu le Lapin Blanc pour la première fois. Elle fut d'abord un peu troublée dans le commencement ; les deux créatures se tenaient si près d'elle, une de chaque côté, et ouvraient de si grands yeux et une si grande bouche ! Mais elle reprenait courage à mesure qu'elle parlait. Les auditeurs restèrent fort tranquilles.



CHAPITRE ONZE.

QUI A VOLÉ LES TARTES ?

Le Roi et la Reine de Cœur étaient assis sur leur trône, entourés d'une assemblée : toutes sortes de petits oiseaux et d'autres bêtes, ainsi que le paquet de cartes tout entier. Le Valet, chargé de chaînes, gardé de chaque côté par un soldat, se tenait debout devant le trône, et près du roi se trouvait le Lapin Blanc, tenant d'une main une trompette et de l'autre un rouleau de parchemin. Au beau milieu de la salle était une table sur laquelle on voyait un grand plat de tartes ; ces tartes semblaient si bonnes que cela donna faim à Alice, rien que de les regarder. « Je voudrais bien qu'on se dépêchât de finir le procès, » pensa-t-elle, « et qu'on fit passer les rafraîchissements, ».

C'était la première fois qu'Alice se trouvait dans une cour de justice, mais elle en avait lu des descriptions dans les livres, et elle fut toute contente de voir qu'elle savait le nom de presque tout ce qu'il y avait là. « Ça, c'est le juge, » se dit-elle ; « je le reconnais à sa grande perruque. » Le juge était le Roi, il portait sa couronne par-dessus sa perruque.

« Et ça, c'est le banc du jury, » pensa Alice ; « et ces douze créatures, je suppose que ce sont les jurés ; »

Les douze jurés étaient tous très-occupés à écrire sur des ardoises. « Qu'est-ce qu'ils font là ? » dit Alice à l'oreille du Griffon. « Ils ne peuvent rien avoir à écrire avant que le procès soit commencé. »

« Ils inscrivent leur nom, » répondit de même le Griffon, « de peur de l'oublier avant la fin du procès. »

Lapin Blanc cria : « Silence dans l'auditoire ! » Et le Roi, mettant ses lunettes, regarda vivement autour de lui pour voir qui parlait.

Alice pouvait voir, aussi clairement que si elle eût regardé par-dessus leurs épaules, que tous les jurés étaient en train d'écrire « les niais » sur leurs ardoises, et elle pouvait même distinguer que l'un d'eux ne savait pas écrire « niais » et qu'il était obligé de le demander à son voisin. « Leurs ardoises seront dans un bel état avant la fin du procès ! » pensa Alice.

« Héraut, lisez l'acte d'accusation ! » dit le Roi. Le Lapin Blanc sonna trois fois de la trompette, et puis, déroulant le parchemin, lut ainsi qu'il suit :

**« La Reine de Cœur fit des tartes,
Un beau jour de printemps ;
Le Valet de Cœur prit les tartes,
Et s'en fut tout content ! »**

« Délibérez, » dit le Roi aux jurés.

« Pas encore, pas encore, » interrompit vivement le Lapin ; « il y a bien des choses à faire auparavant ! »

« Appelez les témoins, » dit le Roi ; et le Lapin Blanc sonna trois fois de la trompette, et cria : « Le premier témoin ! »

Le premier témoin était le Chapelier. Il entra,





tenant d'une main une tasse de thé et de l'autre une tartine de beurre. « Pardon, Votre Majesté, » dit-il, « si j'apporte cela ici ; je n'avais pas tout à fait fini de prendre mon thé lorsqu'on est venu me chercher. »

« Vous auriez dû avoir fini, » dit le Roi ; « quand avez-vous commencé ? »

« Le Quatorze Mars, je crois bien, » dit-il.

« Ôtez votre chapeau, » dit le Roi au Chapelier.

« Il n'est pas à moi, » dit le Chapelier.

« Volé ! » s'écria le Roi en se tournant du côté des jurés, qui s'empressèrent de prendre note du fait.

« Je les tiens en vente, » ajouta le Chapelier, comme explication. « Je n'en ai pas à moi ; je suis chapelier. »

« Faites votre déposition, » dit le Roi ; « et ne soyez pas agité ; sans cela je vous fais exécuter sur-le-champ. »

Cela ne parut pas du tout encourager le témoin ; il ne cessait de passer d'un pied sur l'autre en regardant la Reine d'un air inquiet, et, dans son trouble, il mordit dans la tasse et en enleva un grand morceau, au lieu de mordre dans la tartine de beurre.

Juste à ce moment-là, Alice éprouva une étrange sensation. Elle recommençait à grandir, et elle pensa d'abord à se lever et à quitter la cour : mais, toute réflexion faite, elle se décida à rester où elle était, tant qu'il y aurait de la place pour elle.

« Ne poussez donc pas comme ça, » dit le Loir ; « je puis à peine respirer. »

« Ce n'est pas de ma faute, » dit Alice doucement ; « je grandis. »

« Vous n'avez pas le droit de grandir ici, » dit le Loir.

« Ne dites pas de sottises, » répliqua Alice plus hardiment ; « vous savez bien que vous aussi vous grandissez. »

« Oui, mais je grandis raisonnablement, moi, » dit le Loir ; « et non de cette façon ridicule. » Il se leva en faisant la mine, et passa de l'autre côté de la salle.

Pendant tout ce temps-là, la Reine n'avait pas cessé de fixer les yeux sur le Chapelier, et, comme le Loir traversait la salle, elle dit à un des officiers du tribunal : « Apportez-moi la liste des chanteurs du dernier concert. » Sur quoi, le malheureux Chapelier se mit à trembler si fortement qu'il en perdit ses deux souliers.

« Faites votre déposition, » répéta le Roi en colère ; « ou bien je vous fais exécuter ! »

« Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, » fit le Chapelier d'une voix tremblante ; « et il n'y avait guère qu'une semaine ou deux que j'avais commencé à prendre mon thé.... Et je ne me souviens plus. »

« Il faut absolument que vous vous le rappeliez, » fit observer le Roi ; « ou bien je vous fais exécuter. »

Le malheureux Chapelier laissa tomber sa tasse et sa tartine de beurre, et mit un genou en terre. « Je suis un pauvre homme, Votre Majesté ! » commença-t-il.



« J'aimerais bien aller finir de prendre mon thé, » dit le Chapelier, en lançant un regard inquiet sur la Reine, qui lisait la liste des chanteurs.

« Vous pouvez vous retirer, » dit le Roi ; et le Chapelier se hâta de quitter la cour, sans même prendre le temps de mettre ses souliers.

« Et coupez-lui la tête dehors, » ajouta la Reine, s'adressant à un des huissiers ; mais le Chapelier était déjà bien loin avant que l'huissier arrivât à la porte.

« Appelez un autre témoin, » dit le Roi.

L'autre témoin, c'était la cuisinière de la Duchesse ; elle tenait la poivrière à la main, et Alice devina qui c'était, même avant qu'elle entrât dans la salle, en voyant éternuer, tout à coup et tous à la fois, les gens qui se trouvaient près de la porte.

« Faites votre déposition, » dit le Roi.

« Non ! » dit la cuisinière.

Le Roi regarda d'un air inquiet le Lapin Blanc, qui lui dit à voix basse : « Il faut que Votre Majesté interroge ce témoin-là. »

« De quoi les tartes sont-elles faites ? »

« De poivre principalement ! » dit la cuisinière.

« Appelez le troisième témoin ; » et il ajouta à voix basse en s'adressant à la Reine : « Vraiment, mon amie, il faut que vous interrogiez cet autre témoin ; cela me fait trop mal ! »

Alice regardait le Lapin Blanc tandis qu'il tournait la liste dans ses doigts, curieuse de savoir quel serait l'autre témoin. Imaginez sa surprise quand le Lapin Blanc cria, du plus fort de sa petite voix criarde : « Alice ! »

CHAPITRE DOUZE.

DÉPOSITION D'ALICE.

Alice avait oublié combien elle avait grandi depuis quelques instants, et elle se leva si brusquement qu'elle accrocha le banc des jurés avec le bord de sa robe, et le renversa, avec tous ses occupants.



« Oh ! je vous demande bien pardon ! » s'écria-t-elle toute confuse, et elle se mit à les ramasser bien vite.

« Le procès ne peut continuer, » dit le Roi d'une voix grave, « avant que les jurés soient tous à leurs places ; *tous !* »

« Que savez-vous de cette affaire-là ? » demanda le Roi à Alice.

« Rien, » répondit-elle.

« Rien absolument ? » insista le Roi.

« Rien absolument, » dit Alice.

À ce moment-là, le Roi cria : « Silence ! » et lut sur son carnet : « Règle Quarante-deux : *Toute personne ayant une taille de plus d'un mille de haut devra quitter la cour.* »

Tout le monde regarda Alice.

« Je n'ai pas un mille de haut, » dit-elle.

« Si » dit le Roi.

« Près de deux milles, » ajouta la Reine.

« Eh bien, je ne sortirai pas quand même ; d'ailleurs cette règle n'est pas d'usage, vous venez de l'inventer. »

« C'est la règle la plus ancienne qu'il y ait dans le livre, » dit le Roi.

« Alors elle devrait porter le numéro Un. »

Le Roi devint pâle et ferma vivement son carnet. « Délibérez, » dit-il aux jurés d'une voix faible et tremblante.

« Il y a d'autres dépositions à recevoir, s'il plaît à Votre Majesté, » dit le Lapin, se levant précipitamment ; « on vient de ramasser ce papier. »

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? » dit la Reine.

« Je ne l'ai pas encore ouvert, » dit le Lapin Blanc ; « mais on dirait que c'est une lettre écrite par l'accusé à quelqu'un. »

« Cela doit être ainsi, » dit le Roi, « à moins qu'elle ne soit écrite à personne, ce qui n'est pas ordinaire, vous comprenez. »

« À qui est-elle adressée ? » dit un des jurés.

« Est-ce l'écriture de l'accusé ? » demanda un autre juré.

« Pardon, Votre Majesté, » dit le Valet, « ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre, et on ne peut pas prouver que ce soit moi ; il n'y a pas de signature. »

« Si vous n'avez pas signé, » dit le Roi, « cela ne fait qu'empirer la chose ; il faut absolument que vous ayez eu de mauvaises intentions, sans cela vous auriez signé, comme un honnête homme. »

Là-dessus tout le monde battit des mains ; c'était la première réflexion vraiment bonne que le Roi eût faite ce jour-là.

« Cela prouve sa culpabilité, » dit la Reine.

« Cela ne prouve rien, » dit Alice. « Vous ne savez même pas ce dont il s'agit. »

« Lisez ces vers, » dit le Roi.

Le Lapin Blanc mit ses lunettes. Voici les vers que lut le Lapin Blanc :

*« On m'a dit que tu fus chez elle
Afin de lui pouvoir parler,
Et qu'elle assura, la cruelle,
Que je ne savais pas nager !*

*Bientôt il leur envoya dire
(Nous savons fort bien que c'est vrai !)
Qu'il ne faudrait pas en médire,
Ou gare les coups de balai !*

*J'en donnai trois, elle en prit une ;
Combien donc en recevrons-nous ?
(Il y a là quelque lacune.)
Toutes revinrent d'eux à vous.*

*Si vous ou moi, dans cette affaire,
Étions par trop embarrassés,
Prions qu'il nous laisse, confrère,
Tous deux comme il nous a trouvés.*

*Vous les avez, j'en suis certaine,
(Avant que de ses nerfs l'accès
Ne bouleversât l'inhumaine,)
Trompés tous trois avec succès.*

*Cachez-lui qu'elle les préfère ;
Car ce doit être, par ma foi,
(Et sera toujours, je l'espère)
Un secret entre vous et moi. »*

« Voilà la pièce de conviction la plus importante que nous ayons eue jusqu'à présent, » dit le Roi en se frottant les mains ».

« S'il y a un seul des jurés qui puisse l'expliquer, » dit Alice (elle était devenue si grande dans ces derniers instants qu'elle n'avait plus du tout peur de l'interrompre), « Je lui donne une pièce de dix sous. Il n'y a aucun sens là-dedans. »

« Que le jury délibère, » ajouta le Roi, pour à peu près la vingtième fois ce jour-là.

« Non, non, » dit la Reine, « l'arrêt d'abord, on délibérera après. »

« Cela n'a pas de bon sens ! » dit tout haut Alice. « Quelle idée de vouloir prononcer l'arrêt d'abord ! »

« Taisez-vous, » dit la Reine, devenant rouge de colère.

« Je ne me tairai pas, » dit Alice.

« Qu'on lui coupe la tête ! » hurla la Reine de toutes ses forces. Personne ne bougea.

« On se moque bien de vous, » dit Alice (elle avait alors atteint toute sa grandeur naturelle).
« Vous n'êtes qu'un paquet de cartes ! »

Là-dessus tout le paquet sauta en l'air et retomba en tourbillonnant sur elle ; Alice poussa un petit cri, moitié de peur, moitié de colère, et essaya de les repousser ; elle se trouva étendue sur le gazon, la tête sur les genoux de sa sœur, qui écartait doucement de sa figure les feuilles mortes tombées en voltigeant du haut des arbres.

« Réveillez-vous, chère Alice ! » lui dit sa sœur.
« Quelle longue sieste vous venez de faire ! »

« Oh ! j'ai fait un si drôle de rêve, » dit Alice ; et



elle raconta à sa sœur, autant qu'elle put s'en souvenir, toutes les étranges aventures que vous venez de lire ; et, quand elle eut fini son récit, sa sœur lui dit en l'embrassant : « Certes, c'est un bien drôle de rêve ; mais maintenant courez à la maison prendre le thé ; il se fait tard. » Alice se leva donc et s'éloigna en courant.

Mais sa sœur demeura assise tranquillement, tout comme elle l'avait laissée, la tête appuyée sur la main, contemplant le coucher du soleil et pensant à la petite Alice et à ses merveilleuses aventures ; si bien qu'elle aussi se mit à rêver, en quelque sorte ; et voici son rêve :

D'abord elle rêva de la petite Alice personnellement : les longues herbes bruissaient à ses pieds sous les pas précipités du Lapin Blanc ; la Souris effrayée faisait clapoter l'eau en traversant la mare voisine ; elle entendait le bruit des tasses, tandis que le Lièvre et ses amis prenaient leur repas qui ne finissait jamais, et la voix perçante de la Reine envoyant à la mort ses malheureux invités.

C'est ainsi qu'elle demeura assise, les yeux fermés, et se croyant presque dans le Pays des Merveilles.

FIN.